

CHAPITRE I

C'est en octobre 1967, sept mois avant leur arrestation, que je rencontrai pour la première fois les frères Kray et acceptai de tenter d'écrire leur « biographie officielle ». Quittant mon appartement de Rome, j'avais, suivant les conseils d'un éditeur américain, pris l'avion pour le Suffolk où je fus somptueusement reçu dans le château élisabéthain où résidaient les jumeaux. En y repensant, la journée tout entière me paraît curieusement irréelle, comme si j'avais participé à la parodie horriblement sérieuse d'un spot publicitaire.

Les jumeaux m'avaient auparavant installé au Ritz et j'avais fait le voyage depuis Londres dans une Mercedes gris argent ; puis, en compagnie d'un certain nombre de leurs amis qui, plus tard, devaient faire à l'Old Bailey une dramatique apparition, nous mangeâmes de la langue froide et de la salade de choux dans la longue salle à manger Tudor, sous le regard des portraits ancestraux. On avait le choix, comme boisson, entre de la bière brune et du Riesling yougoslave. Dans les douves,

sous les fenêtres, nageaient trois cygnes noirs. Les jumeaux portaient des complets sombres, des bracelets d'or massif et paraissaient parfaitement à l'aise. Ce fut Reggie qui prit le plus souvent la parole ; il expliqua que Ronnie et lui-même envisageaient de prendre leur retraite, présentant la chose à la façon d'un homme d'affaires, las des succès et du gain, qui voudrait pouvoir profiter des plaisirs de la vie ; et, comme beaucoup d'hommes d'affaires, les jumeaux avaient envie qu'on fasse le récit de leur carrière. « On écrit tant de conneries sur nous que je pense, avec Ron, qu'il est grand temps que la véritable histoire soit racontée. »

Je leur demandai s'ils étaient prêts à tout me dire ; ils me répondirent avec désinvolture qu'ils auraient à taire certains faits pour ne pas compromettre d'autres personnes. « On ne voudrait pas causer d'ennuis à nos amis. » Ayant tous deux l'intention de disparaître du circuit, ils se sentaient, par contre, entièrement libres de dire l'entière vérité en ce qui les concernait. « Ce livre pourrait être un truc hors du commun », ajouta Reggie. C'est sur cette note d'espoir et de confiance mutuelle que commença notre collaboration.

Au cours des mois suivants, je rencontrai régulièrement les frères Kray. Ils m'avaient trouvé un appartement en sous-sol près de Vallance Road, où était située leur maison familiale : ils l'appelaient « le Donjon » et ils me dirent que je pouvais m'y installer lors de mes séjours à Londres. Ils prirent grand soin de moi et se conduisirent

en hôtes irréprochables. Ils tenaient audience presque tous les soirs dans un pub caché dans une petite rue qui donnait dans Bethnal Green Road et c'était là qu'ils me parlaient. Doués d'une mémoire phénoménale, c'étaient tous deux de bons conteurs. Ronnie pouvait, parfois, être d'humeur maussade, mais il lui arrivait aussi d'être vraiment drôle lorsqu'il parlait de son enfance et de son apprentissage du crime. Les jumeaux étaient, à leur manière, des personnalités impressionnantes, des hommes puissants qui connaissaient, sans aucun doute, tous ceux qui en valaient la peine dans la pègre de Londres. Grâce à eux, je fis la connaissance d'une étrange galerie de personnages londoniens : Billy Hill, bronzé au soleil d'Espagne, qui me parla des jumeaux dans son vaste appartement de Moscow Road. « Un peu foldingues », mais toujours prêts à « s'éduquer ». Avec lui, toute une théorie de patrons de clubs, de videurs, de gros bras, de cambrioleurs, d'escrocs, de champions de boxe, de pickpockets, de receleurs, de vendeurs de voitures d'occasion et d'Américains de passage aux yeux dissimulés derrière des lunettes noires.

Il y avait aussi les amis d'enfance et les parents des frères Kray ; ce sont eux qui me donnèrent une image de leur jeunesse et des forces qui contribuèrent à faire d'eux ce qu'ils étaient devenus. Les Kray formaient une famille vieux jeu de l'East End : étriquée, renfermée mais extrêmement unie. Kray est un nom d'origine autrichienne, et les jumeaux avaient du sang irlandais,

bohémien et juif. Le centre du monde devait demeurer pour eux la petite maison du 178 Vallance Road où ils avaient grandi et où vivaient encore leur tante May et leurs grands-parents maternels ; la rangée de maisons où elle se situait était un des vestiges du Bethnal Green du XIX^e siècle, qui survivait, entouré d'immeubles flambant neufs et d'HLM. Le quartier fut durement touché par les bombardements au cours de la dernière guerre ; avant, c'était un des endroits les plus pauvres de tout l'East End, une vraie pépinière de criminels ; Bill Sykes y habitait, et « Jack l'Eventreur » assassina une de ses dernières victimes tout près de là, dans Hanbury Street.

Les Kray faisaient partie intégrante de ce monde évanescent de l'East End Dickensen ; tous les membres les plus âgés de la famille étaient des spécimens originaux du quartier. Le beau Jimmy Kray « le Dingue », le grand-père, marchand à Petty Coat Lane, avait été, dans sa jeunesse, un buveur exceptionnel et un bagarreur de bistrots, tandis que le grand-père maternel, le vieux Jimmy Lee, dit le « Boulet de canon de Southpaw » était boxeur, artiste de music-hall, anti-alcoolique déterminé et il fêta son soixante-dixième anniversaire en parcourant à bicyclette le trajet Southend-Londres aller et retour. Le père des jumeaux, Charles Kray, était lui aussi un cockney de la vieille école qui tirait ses revenus du commerce des vieux habits et des objets en or, parcourant dans ce but la province. Dépensier, joueur, gros buveur,

il avait été inévitablement, durant l'enfance des jumeaux, « le père absent ». Compagnon de beuveries des voyous de l'East End, il faisait ses tournées en province, muni de son sac de vieux habits et de son trébuchet ; il gagnait pas mal d'argent. Dès avant la guerre, les Kray avaient un niveau de vie bien supérieur à celui de la plupart des familles de Bethnal Green ; mais, comme Charles Kray était absent de chez lui à longueur de semaines, la charge d'élever les trois garçons revint à la mère, Violet Kray. L'aîné, Charles-David, naquit en 1929, les jumeaux virent le jour, à une heure d'intervalle, le 24 octobre 1935. Reggie naquit le premier.

Violet, jeune fille, avait été une des beautés du quartier. Elle avait un caractère très volontaire, romanesque, mais entier. Elle organisa sa vie autour de ses trois garçons. Charles David était un enfant doux, facile à élever, mais, tout de suite, les jumeaux s'affirmèrent de sales gosses ; c'étaient de vrais jumeaux, les yeux noirs comme leur mère, et extrêmement durs ; ils pouvaient être aussi de charmants bambins, surtout lorsqu'ils portaient les chapeaux et manteaux de laine angora que leur avait tricotés leur mère.

Celle-ci et les grands-parents Lee les adoraient. La sœur de Violet, leur tante Rose, une jolie femme au caractère violent qui se battait quelquefois dans la rue avec d'autres femmes, les gâtait particulièrement et avait pour eux une grande indulgence ; elle raffolait surtout de Ronnie qui l'appelait sa « Tata Rosie ».

Au cours de la petite enfance des jumeaux, il ne survint qu'un seul ennui : lorsqu'ils avaient trois ans, ils eurent à la fois la rougeole et la diphtérie. Ronnie faillit en mourir et, par la suite, parut plus lent et plus gauche que Reggie. Celui-ci avait du charme et se montrait plus sociable que son frère ; Violet essaya de compenser la chose en donnant encore plus d'affection à Ronnie.

Les jumeaux furent toujours inséparables, ils se chamaillaient constamment mais ne permettaient à personne d'intervenir. Comme il arrive souvent dans le cas de vrais jumeaux, ils se montraient quelque peu « différents » des autres petits durs de Bethnal Green qui les entouraient. Cette impression d'isolement semble avoir persisté au cours de leur adolescence ; ceux qui les connaissaient disaient que les filles ne les intéressaient pas et qu'ils étaient un peu « dingues ». Ils s'attiraient les ennuis et adoraient se battre.

Parmi les moins de vingt ans, c'étaient les garçons les plus cruels et les plus agressifs, et d'être jumeaux leur donnait encore plus de force. Ensemble, ils devenaient les chefs et pouvaient triompher de n'importe qui. Les combats entre bandes de l'East End étaient une rude école de la violence, cependant les jumeaux atteignirent l'âge de dix-sept ans sans avoir de sérieux ennuis avec la police ; ce fut alors qu'un gars qui avait été sévèrement corrigé et blessé dans une bagarre entre bandes porta plainte contre eux. À l'Old Bailey, le procès donna un avant-goût de ceux qui les attendaient : quelqu'un

soudoya les témoins et, faute de preuves, il y eut un non-lieu.

Pendant cette période, les jumeaux se considèrent comme « différents », en quelque sorte, des garçons qu'ils connaissaient et se forgèrent, autour d'invraisemblables héros, d'impressionnantes vies imaginaires. Entre autres, Lawrence d'Arabie, dont *les Sept Piliers de la Sagesse* fut, pendant quelque temps, le livre favori de Ronnie. De tels héros donnèrent aux jumeaux le goût d'une vie d'action et le mépris d'une existence laborieuse dans l'East End. Plutôt que d'accepter le seul travail qui leur était offert, livreurs au marché aux poissons, ils devinrent, à dix-sept ans, boxeurs professionnels. Reggie avait plus de style et montrait plus d'aptitudes que Ronnie ; mais le service militaire mit fin à leur carrière pugilistique. Au printemps 1952, ils furent incorporés au « Royal Fusiliers ». Aucun d'eux n'accepta de se soumettre à la discipline ; ils désertèrent souvent et, au cours des deux années qui suivirent, passèrent leur temps en cavale, ou dans les prisons militaires de Colchester ou de Shepton Mallet ; ils y rencontrèrent bon nombre de jeunes apprentis criminels, dont un des frères Richardson, et prirent la ferme résolution de devenir criminels. Lorsqu'en 1954, renvoyés de l'Armée pour « motifs déshonorants » ils revinrent à Bethnal Green, les jumeaux n'avaient de ressources que leurs poings, leur tendance à la violence et la ferme volonté de devenir la paire de gangsters la plus redoutée de Londres.

CHAPITRE II

L'endroit avait connu des jours meilleurs ; il n'en restait maintenant que le nom : Le Royal, unique vestige de ses années grandioses de cinéma. Pendant la vogue du billard des années trente, Le Royal, dans Eric Street, fut converti en académie de billard à quatorze tables. Comme toute cette partie de Mile End, il était maintenant dans un état lamentable : décrépît, mal aimé, il était devenu la cible des bandes locales de troisième ordre qui s'y réunissaient, s'y battaient et tentaient de taper le directeur de quelques pennys ; les compagnies d'assurances n'en couvraient les risques qu'avec circonspection. On parlait de fermeture imminente.

Ces rumeurs parvinrent aux oreilles des jumeaux. Depuis qu'ils avaient quitté l'armée, ils avaient pas mal de loisirs et ils allèrent faire un tour à l'académie ; ils s'y sentirent immédiatement à l'aise. Reggie trouva un partenaire pour faire une partie de billard ; Ronnie, qui détestait toute espèce de jeux, resta assis. Il resta ainsi toute la matinée : au Royal on ne payait pas pour

s'asseoir. Ils revinrent le lendemain et, en l'espace d'une semaine, leurs amis surent que c'était là qu'on pouvait les trouver. Ça leur convenait : ils avaient toujours éprouvé le besoin d'avoir leur « coin ».

C'est vers cette époque que les incidents violents se firent plus nombreux au Royal. Les jumeaux ne semblaient pas y prendre part, mais il y avait des bagarres tous les soirs, les tapis de tables étaient déchirés et des menaces anonymes parlaient même de mettre le feu à l'établissement ; on lançait des cocktails molotov. Le directeur en eut assez et les jumeaux offrirent aux propriétaires un loyer de cinq livres par semaine pour prendre sa succession. Du jour où leur offre fut acceptée, la violence s'arrêta aussi mystérieusement qu'elle avait commencé. Moyennant leurs cinq livres hebdomadaires, les jumeaux Kray devinrent donc légalement tenanciers du Royal Billiard Hall. Leur besoin consistait à louer les tables de billard, à exploiter le bar et à maintenir l'ordre. Ils avaient pour rétribution les recettes des tables : celles-ci atteignirent bientôt des sommes rondettes, car les deux frères se montrèrent habiles et firent prospérer l'affaire. Les tables étaient brossées tous les matins, Reggie repeignit le bar ; l'académie était ouverte jour et nuit, le Royal redevenait en vogue.

À chaque instant, des gens venaient voir les jumeaux : amis qu'ils avaient connus à l'armée, hommes récemment sortis de prison à qui on avait donné l'adresse, quelques repris de justice du coin, de jeunes durs de Mile End

en quête d'une soirée mouvementée. La réputation des jumeaux Kray s'était répandue et, dès le premier jour, ils devinrent la véritable attraction de l'académie. Comme le disait un de leurs vieux amis : « Il se passait toujours quelque chose, partout où ils allaient. Si un soir vous n'alliez pas au Royal, vous n'arrêtiez pas de vous demander ce qui pouvait s'y passer en votre absence et vous pouviez être certain que, le lendemain matin, quelqu'un vous dirait :

– Tu aurais dû être là, hier soir, qu'est-ce qu'ils n'ont pas fait, les jumeaux !

Et, à ce moment-là, vous regrettiez vraiment d'avoir loupé ça. »

Quelquefois, il s'agissait simplement d'une bagarre ; au début, il y avait encore des gars pour provoquer l'un ou l'autre des jumeaux ; ce fut le cas d'un vieux truand du West End qui persistait à appeler Reggie « fiston ». Reggie lui brisa la mâchoire. De même la bande des Maltais qui vinrent réclamer de l'argent pour « protéger » la nouvelle direction : les jumeaux les poursuivirent avec leurs couteaux. Tout en étant une source de sensations fortes, la violence n'était certainement pas le seul avantage que les jumeaux pouvaient offrir à leurs admirateurs.

Ce qu'ils recherchaient à l'académie, c'était un quartier général et, comme leur grand-père Lee, le « Boulet de canon », le vieux boxeur, l'artiste de music-hall, ils avaient tous deux une certaine vocation d'imprésario.

Ils aimaient se voir entourés et se révélèrent de vrais cockneys par leur soif de compagnie, de boisson, de scandale. Ils paraissaient connaître toutes les dernières nouvelles du Milieu ; à défaut, ils réchauffaient l'ambiance grâce à une de leurs mystifications.

Ronnie inventait toujours quelque chose d'imprévu. Il rencontra un géant de cirque et l'amena un soir ; on le saoula. Ronnie aimait aussi les nains ; un soir, il amena un âne coiffé d'un chapeau de paille. Il dit qu'il lui apprenait à parler. Lorsqu'il avait trouvé son auditoire, Ronnie pouvait devenir le personnage qu'il avait toujours rêvé d'être. Pendant des années, il avait lu tout ce qui lui tombait sous la main à propos de Capone et des gangsters de Chicago ; il se mit à s'habiller à la mode des voyous : discrets complets noirs et croisés, cravate nouée très serrée et pardessus aux épaules rembourrées. « J'aime, disait-il, les vêtements de coupe classique et je ne peux pas sentir les gens trop voyants. » Malgré cela, il donnait libre cours à ses petites vanités personnelles et acquérait un certain goût pour les bijoux : grosses bagues, ou montre en or, boutons de manchettes en diamant.

Dès le début de la soirée, il se rendait à l'académie pour y tenir son rôle favori, celui du patron qui donne ses instructions à ses hommes de main. Il avait son fauteuil personnel et s'asseyait d'ordinaire face à la porte pour guetter l'arrivée des habitués ; dès que la salle était pleine et que les parties commençaient, les lumières

papillotaient au-dessus des tables, le reste de la salle restant dans l'ombre. Ronnie aimait que l'atmosphère rappelle celle d'un repaire de voleurs, il aimait qu'il y ait beaucoup de fumée, de bruit, de gens et il distribuait des cigarettes en disant : « Fumez, il n'y a pas assez de fumée ici ! ».

Ensuite, quand la salle était pleine, que le jeu continuait aux tables, que l'air était devenu aussi épais qu'un brouillard à Limehouse, il était satisfait ; il se renversait lentement dans son fauteuil avec un sourire béat, sachant pertinemment que tous, dans la salle, attendaient ses faits et gestes. Appelant tantôt l'un, tantôt l'autre des gars qui rôdaient autour de lui, il laissait un moment son public dans l'expectative, comme un gangster de cinéma. Il marmonnait quelques mots, la cigarette aux lèvres, les yeux fixés dans le vague, puis il se taisait. Ces silences lui valurent bientôt la réputation d'un chef imprévisible aux idées profondes. « Laisse toujours les gens dans l'incertitude, ne les régale jamais de la même façon », lui avait dit une fois un vieux chef de gang du West End.

Les jumeaux commençaient à inquiéter un peu ; un de leurs plus vieux amis qui les avait connus longtemps avant leur départ au service militaire remarqua en eux un changement : « J'ai commencé à me rendre compte que je ne pouvais pas aller trop loin avec eux et, malgré leur cordialité, ils étaient assez réservés. Ils n'aimaient

pas qu'on les touche, ni l'un ni l'autre. Si vous posiez la main sur l'épaule de Reggie, vous le sentiez tressaillir et vous ne recommenciez pas.»

C'était pourtant Ronnie que les gens redoutaient vraiment : « Il nous fichait vraiment les jetons, non seulement pour ce qu'il était capable de faire mais à cause de ce qu'il savait ; il avait une drôle de façon de vous regarder sans vous regarder, et il vous donnait l'impression de lire dans vos pensées.»

Il passait parfois la soirée à ruminer dans son fauteuil et s'en allait de bonne heure, d'autres fois il décidait de boire et emmenait une douzaine de pique-assiette. « C'était toujours une aventure d'aller dans un pub avec les jumeaux ; ils aimaient les bistrotts bondés, avec un bon chanteur et, si possible, l'occasion de chercher la bagarre. Quand vous entriez avec eux, les gens arrêtaient de parler et faisaient de la place au comptoir. Nous, on aimait ça.» À l'académie, Ronnie se plaisait parfois à annoncer : « Bon, ce soir, on a décidé de se foutre de la gueule d'un tel. Qui est pour ? Qui est contre ? »

C'était alors une sorte de raid bien organisé, tout le monde emportant son arme préférée et s'entassant dans les vieilles voitures qui stationnaient devant la salle. Les jumeaux étaient toujours en tête et, d'habitude, gardaient le lieu de destination secret. « C'était, en fait, un peu comme une farce. Un peu comme une virée, mais c'est marrant, n'importe où que nous allions :

pub, dancing ou autre club, il y avait toujours du bordel.»

Question bagarre, les amis des jumeaux soulignent que c'était toujours du sérieux. « Ils formaient un duo vraiment flippant ; ils avaient peur de personne et jouissaient de chaque minute du combat ; dès le début, ils étaient comme possédés et on pouvait constater qu'ils adoraient ça. Si moi-même je flanquais des coups de couteau ou si je frappais quelqu'un à coups de pied, d'habitude je me retenais un peu ; les jumeaux, jamais, et si on examinait à ce moment-là leur visage, on y voyait une véritable haine. Ils allaient toujours jusqu'au bout.»

À cette époque, ces réunions nocturnes n'avaient aucun but défini mais on pouvait déjà discerner derrière les bagarres d'ivrognes, bouffonnes et sans objet, de cette petite bande de cockneys, l'ombre de quelque chose de plus important : le gang commençait à se transformer.

La clé de ce changement, c'était les jumeaux et leur puissance au combat ; ce n'étaient pas précisément des colosses : Ronnie mesurait un mètre soixante-dix-sept, Reggie un mètre soixante-quinze. Reggie pesait soixante-dix kilos, Ronnie près de quatre-vingt ; ils se battaient souvent contre des adversaires plus costauds et, cependant, au cours des centaines de bastons, bousculades, fusillades auxquelles ils participèrent, il ne paraît pas qu'ils aient été dominés, pas plus d'ailleurs qu'ils ne furent sérieusement blessés par balle ou par couteau.

Ils étaient, tous deux, anormalement coriaces ; l'entraînement à la boxe, dans leur jeunesse, leur avait fait des épaules et des bras musclés et appris à se servir de leurs poings avec précision. Ils n'avaient besoin que de très peu de sommeil. On prétend que Ronnie, après avoir bu dans une soirée à l'académie, cinquante-cinq verres de bière brune, s'était le lendemain comporté comme si de rien n'était. D'emblée, ils manifestèrent clairement leur intention de devenir des professionnels de la violence ; ils avaient leurs toquades, leurs plaisanteries, mais derrière la bouffonnerie existait une chose qu'ils prenaient au sérieux : la bagarre. Là, ils étaient à leur affaire et ne prenaient aucun risque inutile, refusant de s'embarrasser des conventions désuètes du « fair-play ». Ils laissaient ça aux amateurs. S'il fallait frapper quelqu'un, ils attaquaient les premiers et le plus fort, achevant ensuite le travail à coups de pied ; pour taillader le visage ou le dos de quelqu'un, ils se servaient d'un couteau ou d'un poignard bien affûté. Ronnie disait que les rasoirs étaient passés de mode. « Des trucs de gosses. On peut pas employer assez de force avec un rasoir. »

Reggie faisait « le coup de la cigarette » : de sa main droite, il offrait une cigarette à quelqu'un et, tandis que l'homme ouvrait la bouche pour la prendre, il lui décochait un gauche rapide à la mâchoire ; il fallait savoir synchroniser, et où frapper exactement. Reggie s'entraînait pendant des heures sur un sac de sable et

« le coup de la cigarette » brisa pas mal de mâchoires. Une mâchoire ouverte, c'est aisément fracturé.

Les jumeaux préparaient avec le même sérieux les « petites guerres » que tout le monde aimait déclarer aux gangs du voisinage. Pour la plupart des membres de leur bande, « ce n'étaient que de simples parties de rigolade, des sorties, une des activités du club » ; mais pour les jumeaux, c'était un enjeu assez important pour ne rien laisser au hasard. Ils apprirent rapidement les règles du commandement et imposèrent une stricte discipline, utilisant beaucoup de principes militaires qu'ils avaient négligés lorsqu'ils étaient soldats ; les idées fantasques de Ronnie à propos de Lawrence d'Arabie commencèrent à prendre un sens.

Il comprit d'emblée l'importance de recueillir des renseignements exacts sur l'ennemi et prit la peine de se documenter sur les gangs rivaux. Il avait l'habitude de réunir, dans un café de Bethnal Green Road, toute une escorte de tout jeunes garçons ; son intérêt pour les jeunes gens allait croissant et ceux-ci lui servaient également d'espions ; il les envoyait d'habitude surveiller telle maison, tel club ou suivre telle personne, avant de venir faire leur rapport à l'académie. La rémunération était proportionnelle aux résultats ; il appelait ses gars « son petit service de renseignements ».

Grâce à ce qu'ils lui apprenaient, il dressait à l'avance ses plans de bataille, comptait sur l'effet de surprise et donnait, avec une précision militaire, des directives à

ses sous-officiers. Il acquit bientôt une compétence plus complexe dans l'art militaire ; les batailles à l'académie de billard devinrent plus ambitieuses. Il s'occupa de « propagande », fit courir des bruits par ses amis pour tromper l'ennemi. Au cours d'un raid, il opérait parfois des manœuvres de diversion ; réduisant ses effectifs et minutant son attaque après que, trompé par une fausse offensive, l'ennemi eût retiré le gros de ses hommes. Le secret devenait essentiel.

Tout manquement, toute indiscretion d'un membre de la bande était sévèrement puni. Les jumeaux siégeaient, parfois tard dans la soirée, à une cour martiale soigneusement organisée pour juger le délinquant. On faisait l'exposé du cas, le prévenu était invité à s'expliquer, les jumeaux rendaient la sentence ; Ronnie prenait soin que la peine corresponde à l'importance du délit. Ce pouvait être une simple raclée ou, parfois, l'exclusion du groupe ; il advint plusieurs fois que des membres du gang fussent condamnés à un jour de cachot et enfermés dans une maison déserte, située derrière l'académie.

Reggie était un bagarreur et un organisateur efficace ; mais plus les « guerres » prenaient une allure sérieuse, plus les idées et les initiatives paraissaient maintenant provenir de Ronnie.

« Bon Dieu, Ron, dit un membre du gang à l'issue d'une réunion préparatoire, tu as tout d'un foutu colonel. » « C'est vrai ? » répondit Ron. Et le nom lui resta.

Bien que myope et tireur médiocre, Ronnie avait la passion des armes à feu. À seize ans, les jumeaux avaient acheté leur premier pistolet et, depuis lors, leur panoplie s'était agrandie ; elle comprenait un nouveau Luger automatique, un vieux Mauser, des revolvers de divers calibres et plusieurs fusils à canon scié. La plus grande partie du lot était cachée sous le parquet, au 178 Vallance Road. Ronnie comptait se servir de toutes ces armes bien que, pour l'instant, ce ne soient que des objets qui le faisaient rêver. Il avait aussi son gros berger allemand qu'il avait dressé et que, pensait-il, personne que lui ne pouvait commander. Il avait ses armes habituelles : sa grande collection de sabres de cavalerie, de couteaux Gurkha, de baïonnettes, tout ce qui pouvait couper ou taillader, achetés en majeure partie dans des magasins d'antiquités. Il prenait grand plaisir à manipuler et passait des heures à aiguïser ses lames sur une grosse meule, dans la cour de Vallance Road ; sa chambre à coucher en était pleine, car il disait qu'il dormait mieux entouré par le froid de l'acier.

Reggie également voyait dans l'académie de billard une occasion importante de s'en sortir, mais d'une façon plus pratique que Ronnie. Ayant hérité une bonne part de l'esprit acéré de son père, c'était l'homme d'affaires du duo et il comprit rapidement qu'avec la réputation qu'ils étaient en train d'acquérir, les jumeaux avaient la possibilité de gagner de l'argent ; contrairement à ce

qu'ils avaient pu croire, la belle vie n'était peut-être pas hors de leur portée.

Beaucoup de leurs amis étaient des criminels, voleurs pour la plupart, et à mesure que grandissait leur réputation, les jumeaux se mirent à accueillir une bonne partie des apprentis criminels de l'East End. Presque tous les voleurs ont besoin d'un endroit tranquille où ils peuvent se détendre, parler librement, recueillir les derniers ragots, tout en se sentant en sécurité. Pour eux, l'académie de billard était l'endroit rêvé, encore inconnu de la police, et les jumeaux pouvaient leur assurer ce dont ils avaient besoin : l'ordre. Les Kray veillaient à ce que personne ne vienne régler de comptes ou rançonner quiconque. Les voleurs pouvaient laisser leurs outils de travail sur les lieux et, en cas de danger, les jumeaux pouvaient également mettre à l'abri le produit des vols.

Les jumeaux avaient des relations partout : receleurs et autres voyous, escrocs et prisonniers libérés depuis peu. S'il y avait du danger, ils étaient au courant ; si des difficultés surgissaient avec la police, la rumeur publique soufflait qu'ils pouvaient tout arranger. Ils possédaient, chose naturelle chez les escrocs, la mémoire des visages, et ils commencèrent à inviter quelques-uns des mauvais garçons les plus marquants qu'ils avaient rencontrés dans le West End ou à l'armée.

L'académie de billard ne tarda pas à pouvoir offrir aux criminels du cru de grandes facilités de services ;

tout était soigneusement organisé : sous les sièges, des coffres fermés à clé pouvaient abriter les outils des voleurs ; on pouvait entreposer les marchandises volées dans l'arrière-salle ; lorsque c'était nécessaire, les jumeaux pouvaient procurer des moyens de transport ou indiquer des lieux de rencontre pour les délinquants de leur connaissance. Ils dénichaient, par exemple, un gardien d'entrepôt de Tottenham qui, en jouant aux courses de lévriers, s'était endetté et n'était pas trop regardant sur ce qu'on lui demandait moyennant deux cents livres. Avant la fin de la soirée, les jumeaux avaient contacté des voleurs intéressés par une affaire, trouvé des acquéreurs pour la marchandise et s'étaient accordés sur le montant du pourcentage qui leur reviendrait lorsque l'entrepôt aurait été cambriolé. Le pourcentage n'était jamais négligeable ; là-dessus, on pouvait faire confiance à Reggie.

Le développement de ces affaires ne pouvait manquer d'être remis en question tôt ou tard. Les jumeaux n'avaient encore aucune puissance réelle. Chaque quartier de l'East End avait son propre « patron » établi de longue date. Lors des affaires criminelles sérieuses, les jumeaux n'étaient que des intrus mais, pendant quelque temps, la plupart des gangs locaux sérieux ne semblèrent pas leur prêter attention. Trois dockers de Poplar, qui « régnaient » officieusement sur Poplar et Mile End, décidèrent finalement de s'occuper d'eux ; ils

leur lancèrent un défi. Ça n'avait pourtant pas vraiment l'air d'un défi : une simple invitation aux jumeaux à venir prendre un verre dans un pub de Mile End, le dimanche matin suivant. Il y a cependant, dans l'East End, des formes d'invitations qui ne trompent personne. À peine les jumeaux l'eurent-ils reçue que tous les gars qui comptaient étaient au courant.

Les jumeaux réagirent de façon singulière ; tous leurs amis de l'académie connaissaient le défi et s'attendaient à une violente explosion : rien ne se produisit. Personne n'osait leur en parler et eux ne disaient rien. Le samedi soir, le défi était devenu le seul sujet de conversation, loin toutefois des oreilles des jumeaux. À l'académie, les gens, se souvenant des performances des dockers comme boxeurs amateurs, n'étaient pas à l'aise. Ils étaient frères, mesuraient sept à huit centimètres de plus que les jumeaux et combattaient tous trois dans la catégorie poids lourds. Personne ne pouvait s'étonner que les jumeaux ne tiennent pas à les affronter. Ce serait la fin de leur réputation. Ils ne pouvaient espérer se sortir au bluff d'une pareille affaire. Eux, pourtant, ne paraissaient pas s'en faire et la soirée se termina dans un pub de Stoke Newington.

Le lendemain matin, l'académie de billard fit le plus gros chiffre d'affaires réalisé un dimanche matin depuis des années. La moitié de la population d'alentour parut s'être donnée rendez-vous pour voir comment se comportaient Reggie et Ronnie. Leur attitude ne

différait en rien de celle qu'ils avaient d'ordinaire le dimanche matin après une nuit de beuverie. Ronnie mal rasé et se frottant les yeux, Reggie correctement vêtu, pantalon et chemise de sport, installaient un nouveau comptoir ; ils levaient les yeux à l'entrée de chaque visiteur, sans mot dire. Reggie prépara le thé. D'autres habitués arrivèrent. La conversation languissait.

À onze heures cinquante, Reggie posa sa tasse. Ronnie lui fit un signe de tête et ils sortirent tous deux nonchalamment. Ils poursuivirent leur paisible promenade tout au long de Mile End Road et parvinrent au pub avec dix minutes de retard. À l'exception de trois costauds qui buvaient de la bière au bar privé, le pub était vide. Un des hommes demanda aux jumeaux s'ils voulaient prendre un verre. D'un signe de tête, ceux-ci acceptèrent. L'homme appela le barman qui servit à boire dans deux chopes et s'éclipsa prestement. Un des costauds passa une chope à Ronnie en lui disant : « C'est un panaché de bière et de limonade, c'est ce qu'on donne à boire aux petits garçons, mais vous n'y avez peut-être pas encore droit ? »

La bagarre éclata. Personne n'osa entrer. Finalement, lorsque le patron du pub, pensant que les jumeaux avaient appris leur leçon, se décida à pousser la porte, il vit partout du verre brisé et du sang ; deux des trois dockers étaient K-O. et on dut arracher le troisième à Ronnie Krays pour l'empêcher de le tuer.